

— Comme ça, vous allez voyager toute la nuit sur le grand chemin ?

— J'arriverai vers les deux heures du matin...

— Et si vous rencontrez des voleurs en route ?

— Est-ce qu'il y a des voleurs dans le pays ?...

— Dame !... on le dit...

— Je n'y crois point...

— On parle cependant plus qu'il ne faudrait d'une fameuse bande qui doit avoir son repaire pas bien loin d'ici...

— Contes de bonnes femmes que tout cela...

— Eh ! eh !... il ne faudrait pas trop s'y fier, et comme vous portez de l'argent et des marchandises précieuses, les brigands feraient une bonne affaire en mettant la main sur vous...

— Pas déjà si bonne, mon digne monsieur, car, s'ils entamaient la conversation, j'ai là de quoi leur répondre...

— Ah ! vous avez pris vos précautions ?...

— Mon Dieu, oui... regardez plutôt.

Le colporteur tira de ses poches deux pistolets doubles et les mit sous les yeux du maître d'hôtel.

— Diable ! s'écria ce dernier, ce sont là de bons chiens de garde... les voleurs seraient mal recus !

— J'ose le dire, mon digne monsieur !... je suis petit, mais j'ai du courage ! je défendrais ma vie et mon bien...

— Il ne me reste donc mon brave, qu'à vous souhaiter un heureux voyage.

— J'arriverai à bon port, soyez-en sûr. Mais je ne vous en remercie pas moins de votre offre obligeante...

— Suivez bien le milieu de la route et ne vous laissez point rouler dans la Seine...

— Je tâcherai...

La grille s'ouvrit et le colporteur s'éloigna dans la direction de Bougival en titubant plus que jamais.

— Le diable m'emporte s'il arrive cette nuit ! dit le maître d'hôtel au valet de pied en haussant les épaules, il va se laisser choir d'ici à cent pas, au fond de quelque fossé !... Tant pis pour lui !... Je m'en lave les mains... je lui ai offert l'hospitalité... je ne pouvais faire mieux ; le reste le regarde... Sur ce, rentrons, Baptiste... il fait grandement soif, mon garçon, et nous allons vider une bouteille ou deux.

Aussi longtemps que le colporteur put se croire en vue des deux hommes qui l'avaient reconduit jusqu'à la grille, il décrivit de nombreux zigzags, et sa démarche fut celle d'un passager novice, debout sur le pont d'un navire et secoué par un tangage et par un roulis formidable, mais dès qu'il eut disparu dans les ténèbres, son attitude changea : sa taille se redressa, son pas devint ferme et assuré...

XXVIII

Le colporteur conserva cette allure rapide et dégagée jusqu'àuprès du cabaret de Sauvageon, dans lequel il entra. Un groupe de trois ou quatre buveurs entourait une des petites tables vertes, et vidait à grand bruit un énorme broc de vin d'Argenteuil. Le colporteur fit un signe de tête presque imperceptible à Sauvageon qui répondit par un clignement d'œil, et qui dit d'une voix très-haute :

— Ah ! ah ! vous voilà mon brave homme...

Vous m'apportez la forte toile dont j'avais besoin pour nappes et serviettes... C'est bien... J'aime l'exactitude... Venez avec moi par ici... Nous allons examiner la marchandise ensemble.

En même temps le prétendu Caillebotte prenait sur une des tables un flambeau muni de sa chandelle allumée et montait au premier étage, suivi du porteballe. Au bout de dix minutes ce dernier, débarrassé de son costume semi-oriental et de l'épaisse couche de bistré qui recouvrait sa figure, sortait du cabaret par une porte de derrière, descendait dans un des canots amarrés au bord de l'eau, et mettait le cap sur le Moulin-Rouge. Il trouva le baron de Lascars debout auprès de l'embarcadère.

— Enfin te voilà, Liseron ! s'écria le chef des Pirates de la Seine. Je t'attendais avec impatience !

— J'ai bien employé ma journée, répondit le lieutenant, et j'ose me flatter, capitaine, que vous serez content de moi.

Après ce début, Liseron rendit compte à Roland de tout ce qu'il avait appris dans cette journée si

bien employée, et le faux Joël Macquart se montra satisfait des renseignements.

— Y a-t-il des ordres pour demain, capitaine ? demanda le lieutenant comblé des éloges les plus flatteurs.

— Oui...

— Lesquels ?

— Arrange-toi pour avoir chaque jour, à partir de demain, deux hommes en faction depuis le matin jusqu'au soir vis-à-vis la grille du château de Port-Marly.

— C'est facile, capitaine, mais ces deux hommes n'attireront-ils pas l'attention ?

— Non, en s'y prenant adroitement... il suffira de varier les costumes et de créer des situations vraisemblables. L'une de nos vedettes, par exemple, pourra pêcher éternellement à la ligne sans exciter le plus léger soupçon... Le pêcheur à la ligne, n'est-il pas, de sa nature, patient et obstiné ? un mendiant qui se repose, un ivrogne devant son vin dans un fossé, un paysan faisant paître la chèvre qu'il tient en laisse, sont aussi gens inoffensifs dont on ne saurait se méfier... Rien n'empêchera notre second émissaire de jouer successivement tous ces rôles.

— Ce sera fait, capitaine... La consigne de nos vedettes, s'il vous plaît ?...

— Surveiller les mouvements du marquis d'Hérouville et me prévenir sans perdre une minute du moment de son départ soit pour Versailles, soit pour Paris...

— Suffit, capitaine... Vous serez obéi religieusement.

Laissons s'écouler un intervalle d'une quinzaine de jours. Les deux espions placés par les ordres de Lascars et par les soins de Liseron à proximité des grilles du château de Port-Marly avaient exercé la plus active surveillance, et leurs rapports confirmaient les renseignements donnés par le lieutenant, c'est-à-dire que chaque semaine, le lundi et le vendredi, Tancrède d'Hérouville quittait son château vers deux heures de l'après-midi, pour se rendre soit à Paris, soit à Versailles, où l'appelaient les devoirs de sa charge, et ne revenait que le mardi et le samedi dans la matinée. Lascars avait décidé qu'il agirait dans la nuit du lundi au mardi de la troisième semaine, à l'époque où le croissant presque invisible de la nouvelle lune laissait les ténèbres régner en souveraines sur la terre. Le jour fixé arriva. L'un des espions, ce jour-là, vint au Moulin-Rouge, un peu après trois heures, et apprit au capitaine que M. d'Hérouville venait de partir comme de coutume, emmenant avec lui son cocher, son valet de chambre et deux valets de pied. Le temps était sombre et couvert. De grands nuages se traînaient lentement au-dessus des campagnes jaunies par l'automne et ne laissaient pas soupçonner derrière eux la présence du soleil.

— Ceci nous promet une nuit obscure ! murmura Lascars, une nuit telle enfin qu'il le faut à des projets comme les miens !

Son visage prit une expression de joie sinistre et ses yeux étincelèrent d'un feu sombre, tandis qu'il approchait de ses lèvres un petit sifflet d'argent dont le son bien connu avertissait Liseron qu'il fallait accourir. Le lieutenant ne se fit point attendre.

— Vous avez besoin de moi, maître ? demanda-t-il.

— L'expédition est pour cette nuit... répondit Lascars.

Liseron se frotta les mains.

— Nous allons donc enfin rendre visite au château de Port-Marly ! s'écria-t-il ; bonne affaire ! nous ne reviendrons pas les mains vides !... Pour quelle heure le départ, capitaine !

— Nous partirons d'ici à onze heures et demie. Nous entrerons dans le château à une heure après minuit...

— Voilà qui me semble merveilleusement combiné ! une heure du matin, c'est le moment du plus lourd sommeil. Emmènerons-nous toute la bande ?

— Non.

— Combien d'hommes ?

— Douze suffiront... tu choisiras les plus actifs et les plus redoutés.

— Oui, maître... Quelle tenue ?...

— La tenue habituelle d'expédition. Haillons déchiquetés, loques pendantes, visage noirci, et méconnaissable.

— Les armes ?

— Pistolets, hachettes et couteaux. En outre, chaque homme devra porter à sa ceinture deux torches résineuses qui serviront à allumer l'incendie.

— Je surveillerai tous ces détails... votre plan, capitaine, est-il entièrement arrêté ?

— Oui.

— Puis-je le connaître ?

— Plus tard. Je t'instruirai de mes intentions quand il en sera temps.

Liseron porta la main à son bonnet de laine en façon de salut militaire.

— Suffit, murmura-t-il, j'attendrai. Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner, capitaine ?

— Non.

Le lieutenant s'éloignait, Lascars le rappela.

— Tu m'as dit, je crois, lui demanda-t-il, que madame d'Hérouville est belle ?

— Si elle est belle ! s'écria Liseron avec feu. Ah ! sacrebleu ! je le crois bien ! Moi qui vous parle, capitaine, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, même pas les peintures et les statues qui sont dans le palais du roi.

— Et continua Lascars, les valets du château affirment que le marquis aime sa femme.

— C'est-à-dire qu'il en est fou ! qu'il en perd la tête ! et, entre nous, capitaine, voilà une chose que je comprends, car à sa place j'en ferais autant ! Si vous voulez me donner la marquise pour ma part de pillage, je ne réclamerai pas autre chose et je me déclarerai content et satisfait de mon sort.

Le baron haussa les épaules.

— Ne va pas t'aviser de devenir sentimental, mon pauvre Liseron, dit-il ensuite avec un rire moqueur, tu serais un homme perdu ! je n'ai jamais compris les bandits romanesques... Contenté-toi d'aimer le bon vin et d'adorer les beaux écus neufs ! c'est là ton lot !... Crois-moi, n'en souhaite jamais d'autre.

Le lieutenant se retira, quelque peu confus de cette admonestation railleuse et Lascars, resté seul, se dit à lui-même :

— Décidément le démon m'inspire ! il vient de me montrer la voie qu'il faut suivre pour que ma vengeance soit complète !... Marquis Tancrède d'Hérouville, c'est la honte et non le sang qui payera votre dette ! une morte bien-aimée emporte d'abord avec elle le cœur brisé de son époux, puis le temps passe, le désespoir s'éteint, l'époux oublieux reprend son cœur, mais on pleure des larmes de sang, des larmes inguérissables, sur une femme vivante, vivante et déshonorée !

À onze heures du soir, ce jour-là, le plus étrange spectacle s'offrait aux regards dans la grande salle du Moulin-Rouge. Cette pièce était de dimensions imposantes, elle occupait presque en entier le rez-de-chaussée du vieux bâtiment ; les meules, les blutoirs et les engrenages qui la garnissaient autrefois avaient disparu, et nous ne saurions trouver pour elle de point de comparaison plus exact que l'entrepont d'un vaisseau de haut bord, dont on aurait supprimé les mâts, les embrasures et les canons. Elle servait tout à la fois de dortoir et de réfectoire aux Pirates de la Seine. Un nombre de hamacs correspondant au nombre des hommes de la bande se suspendait le long des murs, et le milieu était occupé par une table énorme formée de planches ajustées grossièrement et clouées par des tréteaux. Quatre lampes de cuivre, à larges becs, suspendues au plafond par des chaînes de fer, répandaient dans la grande salle une clarté relativement vive, car nous prions nos lecteurs de se souvenir que ceci se passait à une époque où l'éclairage avait encore à faire de notables progrès. La table était couverte de grands plats de faïence commune contenant les restes d'un repas plus platineux que délicat, consistant en montagnes de choux et de pommes de terre au lard, moutons rôtis et jeunes cochons grillés presque entiers. Une multitude de brocs de bois cerclés de fer et de bouteilles noires au gros ventre prouvaient jusqu'à l'évidence que ni le vin ni l'eau-de-vie n'avaient fait défaut. Le festin, cependant, ne tournait à l'orgie d'aucune façon. Les dialogues étaient bruyants, il est vrai, et